

La montagne de Lure, de l'épopée des marchands droguistes aux réalités des savoirs traditionnels paysans

The Lure Mountain, from the epic of peddlars and merchants of medicinal plants to the realities of traditional peasant knowledge

Musset, Danielle

*Musée de Salagon, 04300 Mane. IDEMEC, Aix-en-Provence.
d.musset.salagon@wanadoo.fr*

Résumé : S'étirant d'est en ouest au cœur de la Haute-Provence, la montagne de Lure est considérée par les naturalistes comme un carrefour biogéographique, riche d'une flore exceptionnelle. Pour les habitants dont elle borne le paysage, c'est un peu la montagne sacrée. Depuis quelques années, elle est aussi présentée au grand public comme la montagne des herboristes, condensé de toutes les richesses botaniques et de tous les savoirs paysans en matière d'usage des plantes. Si la pratique des cueillettes de simples sur Lure est une histoire ancienne, la « légende dorée » des marchands droguistes de cette montagne, s'est construite peu à peu, depuis les annotations d'historiens locaux de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux recherches récentes plus approfondies. Ces textes décrivent une véritable épopée qui, aux XVII^e et XVIII^e siècles, a fait voyager colporteurs et plantes dans toute l'Europe et au-delà. Si on sait qui étaient ces herboristes, l'histoire de leurs migrations saisonnières ou définitives, on connaît moins leurs pratiques effectives de cueillette, les espèces véritablement cueillies, et en quoi leurs savoirs pouvaient refléter connaissances et pratiques locales. Aujourd'hui réactualisée par des professionnels du végétal ou le plus souvent pour les besoins du tourisme, cette histoire a investi la montagne de représentations nouvelles qui vont de « grenier des plantes médicinales de l'Europe » à « pays de l'ethnobotanie ». Notre communication interrogera ce processus en essayant de faire la part du savoir des herboristes au regard d'un ensemble de connaissances et de pratiques autour du végétal dans la société rurale traditionnelle concernée. A partir de cet exemple nous nous interrogerons sur la place de la montagne dans les cueillettes traditionnelles et sur les liens entre savoir savant et savoir paysan. En conclusion, nous nous demanderons quelle est la part des médiateurs culturels, dont le musée de Salagon, dans la vision que peut avoir une population de son environnement végétal et dans ses pratiques contemporaines.

Mots-clefs : botanique, herboriste, plantes médicinales, commerce, Haute-Provence, cueillette, montagne, savoir populaire.

Keywords : *botany, herbalist, trade, gathering (or harvest), medicinal plants, popular knowledge.*

Introduction

Il y a quelques années, un dépliant touristique présentait la montagne de Lure comme le « pays de l'ethnobotanie ». Au musée de Salagon, dont les jardins ethnobotaniques ont contribué à populariser le terme, nous nous sommes demandés d'où provenait ce genre de slogan et quelle était notre contribution à son élaboration. La question était aussi de comprendre comment peut se construire l'image d'une région non pas tant à partir d'un milieu naturel particulier ou de son patrimoine culturel mais dans l'articulation de ces deux dimensions autour d'une histoire qui entend en résumer la spécificité.

1. La montagne de Lure

Au cœur de la Haute-Provence, la montagne de Lure s'étend sur une cinquantaine de kilomètres de long. et culmine à 1827 m. C'est une limite historique – elle séparait la Provence du Dauphiné – et linguistique (zone de transition entre les parlers nord et sud provençal). C'est aussi un carrefour biogéographique, connu pour sa richesse floristique et faunistique, un couvert forestier présentant de fortes oppositions entre l'adret et l'ubac (chêne blanc / hêtraie sapinière), de vastes pelouses sommitales autrefois domaines de l'élevage ovin. Sur Lure, on passe peu à peu de la zone méditerranéenne à la zone méditerranéo-alpine : en résumé, la flore va du romarin au saxifrage. C'est aujourd'hui un des sites importants retenus au titre du réseau Natura 2000.

Du fait de ces caractéristiques, dès le XVIII^e siècle, la montagne de Lure a retenu l'attention des botanistes provençaux qui en font l'espace privilégié de leurs prospections : entre autres, Darluc (vers 1782-1784), Honorat vers 1830, Legré qui réalise à la fin du XIX^e siècle le premier inventaire détaillé de la flore du massif. Un texte du début du XIX^e parle de « la fameuse montagne de Lure célèbre par les plantes rares et curieuses qu'elle produit. » (Esmieu, 1803 : 44) A la même époque, un sentier dans Lure est désigné comme celui « des naturalistes ».

La montagne de Lure a une place très forte dans l'imaginaire des hauts Provençaux. Barrant l'horizon de sa ligne de crête, c'est un repère visuel puissant dans le paysage. C'est la « montagne météo » dont le sommet, tant qu'il est couronné de neige, indique la poursuite de l'hiver. Dans l'imaginaire de ses usagers, c'est un espace perçu comme « sauvage », celui des cueillettes, de la chasse, des randonnées en toute liberté. Pour les urbains, c'est un vaste terrain de jeu. Pour les locaux, c'est la montagne sacrée qui s'impose sur leur vécu de l'espace. Pour Giono, qui l'a placée au cœur de son œuvre romanesque, c'est « la montagne libre et neuve qui vient à peine d'émerger du déluge » (*Un de Baumugnes*) et dont il écrit aussi : « Lure, calme, bleue, domine le pays, bouchant l'ouest de son corps de montagne insensible » (*Colline*).

2. Lure, « le pays des herboristes »

C'est à partir des années 1990 et en particulier avec la création d'un circuit touristique, les "Routes de la Lavande", en 1995, que Lure sera présentée comme le haut lieu de l'herboristerie. Jusqu'alors, la présence d'herboristes, mentionnée en quelques lignes par plusieurs historiens locaux, ne suscite pas d'intérêt particulier. Mais l'histoire des herboristes de Lure qui, il faut bien le préciser, repose sur une réalité historique avérée, va être redécouverte avant d'être magnifiée et instrumentalisée par le tourisme.

Les herboristes cueillent-ils depuis des temps « immémoriaux » comme se plaisent à l'écrire nombre de revues locales ? En tout cas, un texte de 1540 signale déjà qu'une partie de la population de Lardiers¹ va vendre en Basse-Provence les herbes récoltées sur Lure (Lieutaghi, 1986 : 42). Dans *l'Histoire naturelle de la Provence*, Darluc (1782) dresse une liste des plantes de Lure et parle aussi des marchands droguistes de Lardiers « qui exercent depuis un temps immémorial » (cité par Lieutaghi, 1986 : 43). Près d'un siècle plus tard, en 1887, Pelloux estime que les 3/4 de la population de Lardiers vivent du produit de l'herboristerie et signale la valériane comme une des plantes les plus réputées de Lure. Au XVIII^e siècle, c'est Saint-Etienne-les-Orgues qui concentre cette activité. Tous ces auteurs résument en quelques lignes l'histoire glorieuse des herboristes ou « droguistes » qui, « aux XVIII^e et XIX^e siècles, allaient récolter dans le massif les plantes destinées à ravitailler les "apothicaireries" de tout le royaume. » (Barruol, 1984 : 81) Ils précisent aussi : « Lure fournissait de nombreuses plantes médicinales et aromatiques dont la récolte fit la fortune des habitants pendant plusieurs siècles. Ils avaient la sagesse de n'en cueillir qu'une sur deux pour « ménager le capital commun. » (Martel, 1975 : 01)

En 1998, un ouvrage de Jean-Yves Royer² vient étayer la thèse de l'importance de la cueillette des plantes et de leur commerce pour la Haute-Provence en général et pour Lure en particulier. Tout en parlant de « tradition plusieurs fois millénaire », il s'appuie sur la toponymie qui désigne la vocation curative du pays (en particulier, les villages de Lardiers qui tirerait son nom de l'existence d'un hôpital des lépreux et L'Hospitalet) et sur un premier texte du début du XIV^e siècle, mentionnant des colporteurs de plantes médicinales au péage de Valensole (Royer, 1998 : 12-13). Il cite également des pharmaciens et fabricants locaux qui, plus tard, exploitent l'image de Lure pour vendre divers élixirs, pommades et vermifuges de leur composition. Il signale aussi une « Liqueur de Lure » servie lors d'un banquet en 18753, composée de diverses plantes aromatiques. Et il ajoute : « On retiendra surtout que cette liqueur, dont la recette est attestée comme strictement médicamenteuse, paraît bien représenter un de ces élixirs élaborés par les droguistes de la montagne de Lure. » (Idem : 42)

¹ Village situé au piémont sud de Lure

² Ouvrage de commande pour Les Distilleries et domaines de Provence qui se revendiquent héritiers de la tradition des marchands-droguistes

³ Lors des fêtes inaugurales de la chapelle ND de Provence, à Forcalquier

Les écrits des historiens locaux viennent conforter un discours à la fois ancien et réactualisé qui magnifie l'histoire des « herboristes » et la présente comme une véritable épopée.

Les marchands droguistes voyagent loin, vendent des produits exotiques et ouvrent la Haute Provence, un pays alors très pauvre, sur le vaste monde. Leur aventure excite l'imagination, laisse espérer tous les possibles à une population misérable. Comme souvent dans ce genre d'histoire (on pense aux "Mexicains" de Barcelonnette⁴), quelques réussites spectaculaires (et non majoritaires) marquent les esprits, l'inscription de cette réussite sociale dans l'architecture des villages transforme une histoire locale en saga, en légende dorée, par les habitants de connaissances et de pratiques exceptionnelles et transforme la montagne de Lure en un lieu de profusion pour la cueillette des simples.

Cette histoire va rencontrer d'autres images à fort pouvoir évocateur et qui vont aussi contribuer à ce légendaire. Le caractère sacré de Lure est renforcé par la présence, dès le Moyen Âge, d'une abbaye très fréquentée, puis au milieu du XVII^e siècle, par l'établissement d'un pèlerinage qui attire les populations de tout le pourtour de la montagne qui y viennent en procession. De leur côté, les pénitents de Reillanne, après une marche de plusieurs dizaines de kilomètres, se rendent à la chapelle Notre-Dame de Lure pour demander la pluie. Des ex-voto le rappellent encore aujourd'hui.

Fabricants de liqueurs et pharmaciens vont se servir de l'image de la montagne de Lure dans leurs réclames. Le « véritable extrait dépuratif de Notre-Dame de Lure de l'abbé Clovis Preyre » est obtenu « avec des plantes recueillies sur la haute montagne de Lure, renommée pour la diversité de sa flore ». Un pharmacien d'Arles (originaire de Haute-Provence) propose « un Vermifuge des Alpes. Extrait de plantes toniques, digestives et apéritives de la montagne de Lure » (Royer, 1998 : 37). Comme on l'a vu, en 1875, la Liqueur de Lure figure au banquet des fêtes inaugurales de Notre-Dame de Provence, à Forcalquier (Royer, 1998 : 42).

Ces représentations de Lure comme d'un lieu où foisonnent des plantes de toutes sortes se retrouvent de nos jours : les urbains viennent y cueillir les champignons à l'automne, le houx (dont la cueillette est strictement réglementée) à Noël, la lavande ou « l'arnica »⁵ en été ; les botanistes soulignent l'intérêt scientifique d'une montagne où poussent des plantes rares et protégées⁶.

3. De la montagne magique des anciens au « pays de l'ethnobotanie » des contemporains

⁴ Bas-alpins originaires de la vallée de l'Ubaye dont l'émigration au Mexique à partir du début du XIX^e siècle et la réussite de quelques-uns, ont engendré nombre de récits. Le Musée de la Vallée, à Barcelonnette, entend aujourd'hui en restituer la mémoire.

⁵ Il s'agit en fait de l'inule des montagnes et non de l'arnica vrai.

⁶ Et ne peut-on ajouter que la présence de vipères aspics que les populations locales ont toujours jugées plus virulentes que leurs parentes de la plaine, et la présence de la vipère d'Orsini, espèce protégée qui attire les scientifiques de toute l'Europe, viennent encore renforcer ce sentiment qu'on est là en présence d'un milieu exceptionnel ?

Peu à peu, le tourisme va s'emparer de cette histoire. En 1998, un élu d'un des villages du piémont de Lure affirme dans la presse locale :

« La montagne de Lure, lieu magique et sacré sur lequel circulaient de nombreuses légendes, a fait la fortune du village aux temps anciens. Seuls les druides y avaient accès pour cueillir les simples nécessaires à leurs préparations médicinales. Après les Celtes, les Romains s'installèrent sur le site qui fut christianisé par Saint-Donat. »

et aussi :

« En 490, Saint-Donat est venu christianiser la région. En tuant les monstres, il a aussi tué les croyances anciennes et ouvert la montagne aux herboristes qui ont fait, plus tard, la richesse du village jusqu'à la fin du XIX^e siècle. »⁷

Si l'on ne commercialise plus beaucoup les plantes de la montagne de Lure aujourd'hui et en tout cas pas pour se constituer des fortunes⁸ et si certaines plantes se font rares du fait de la fermeture des milieux (liée à la disparition des troupeaux et à la modification des activités agricoles), le tourisme et le marketing ont su s'emparer de l'image. C'est ainsi que Lure devient « la montagne magique des anciens », le « grenier des plantes médicinales de l'Europe », « une immense apothicaire », « le pays de l'ethnobotanie » ou encore le « Paradis des herboristes »⁹.

Fort de cette tradition « millénaire », Saint-Etienne-les-Orgues lance dans les années 1990 une foire à l'herboristerie. C'est aussi sur l'exploitation de cette image que vont s'appuyer des initiatives de développement local autour de l'exploitation des plantes (cosmétiques, savonneries, vente d'huiles essentielles et de plantes séchées, etc.) et les entreprises installées autour de l'Université européenne des saveurs et des senteurs, à Forcalquier.

Lure est peu à peu présentée comme la montagne concentrant toutes les plantes et tous les savoirs liés aux végétaux de la Haute-Provence, même si l'on a des témoignages anciens de cueillettes dans d'autres montagnes des Alpes du sud. Ainsi du massif des Monges où l'on cueillait l'hysope, l'absinthe, le « thé des Alpes », etc. sans oublier la lavande officinale récoltée un peu partout en Haute-Provence à partir de 700 m.

On en vient à imaginer une société cohérente, structurée autour d'un savoir diffus et partagé autour des plantes et de leurs usages. Mais que sait-on réellement de ce qui était récolté sur Lure, par qui, comment et pour quelle destination ?

4. De l'épopée à la réalité.

En 1998, Gisèle Roche-Galopini fait paraître son ouvrage sur *Les marchands droguistes de la montagne de Lure*. Elle y décrit l'activité de ces familles originaires des villages du

⁷ La Provence, 25 octobre 1998

⁸ Ce sont surtout des « néo-cueilleurs », « néo-ruraux » installés depuis plus ou moins longtemps dans le pays, qui continuent de cueillir les plantes sauvages pour l'herboristerie ou la distillation.

⁹ Divers articles dans la Provence (1998), plaquettes de promotion des Routes de la Lavande 2001, Atlas des paysages (p.76), etc.

piémont sud de Lure qui réussissent dans le commerce des plantes, vendues dans toute la France et même jusqu'à Constantinople. Le XVII^e est le siècle d'or de cette activité qui va se prolonger et se diversifier au XVIII^e. Mais il s'agit avant tout de commerce : les colporteurs-droguistes « vont approvisionner les apothicaires et autres épiciers dans les villes, à Marseille pour la plupart, leur fournissant les simples, le miel, la lavande et autres produits de la montagne, et rapportent les drogues et épices nouvelles venues du Levant, de l'Océan indien ou des Isles » (Roche-Galopini, 1998 :51). Au XIX^e siècle, les *herboristes* se reconvertissent dans la parfumerie (Grasse) et la liquoristerie (absinthe, gentiane de Lure).

Gisèle Roche récuse ce terme d'herboriste qui laisse imaginer un professionnel porteur de savoirs sur les plantes ce que rien ne prouve dans les écrits qu'elle analyse. Il s'agirait plutôt d'intermédiaires qui répondent à une demande d'apothicaires et rien ne préjuge de leur connaissance des plantes et de leurs usages. C'est pourtant le terme qui continuera à être employé.

L'étude tout à fait documentée de Gisèle Roche-Galopini le montre bien, on sait finalement peu de choses de ce qui était réellement cueilli sur Lure, dans quelles conditions, et pour quels usages. Le seul inventaire qu'elle a pu retrouver est celui établi en 1811 par Noël Nicot, originaire de Cruis¹⁰ et marchand à Lyon (Roche-Galopini, 2002 : 108-110). Sur les 180 produits commercialisés, seules 21 ou 22 références sont susceptibles de provenir de la montagne de Lure (11 %). Et il ne cite ni la valériane pourtant présentée par certains auteurs comme une des plantes les plus réputées du massif, ni l'absinthe. Le reste est constitué de produits exotiques.

Qui cueillait ? Sans doute ceux qui fréquentaient régulièrement la montagne, les bergers surtout ; peut-être aussi des paysans pauvres, qui transportaient avec eux quelques plantes à vendre lors de leurs déplacements de travail vers la Basse Provence plus riche (Liozon, 2003 : 22) ; peut-être enfin les membres de la famille du droguiste lorsque l'activité se spécialisera.

Si on peut supposer une filiation entre les ramasseurs de simples devenus ensuite eux-mêmes colporteurs, marchands-droguistes puis, pour certains, apothicaires et pharmaciens, rien ne dit que ceux qui oeuvraient autour de Lure étaient des herboristes, au sens de celui qui connaît les simples et en fait son métier. Les textes montrent surtout des commerçants : que savaient-ils ? Aucune source ne nous renseigne sur ce point.

Nous connaissons aussi mal la finalité des cueillettes effectuées. Les plantes cueillies pour ou par les marchands-droguistes avaient-elles un emploi localement, étaient-elles destinées aussi à un usage familial ? Que représente la montagne de Lure dans la pharmacopée populaire ? Pour répondre à ces questions, dont certaines étaient déjà posées par Pierre Lieutaghi, dans *l'Herbe qui renouvelle* [1986 :44-47], on peut seulement se référer aux enquêtes diverses menées dans les montagnes des Alpes du sud : enquêtes de l'association EPI en Haute-Provence (Lieutaghi, 1986 et 2009), Vallée de la Stura, dans les Alpes piémontaises (Musset et Dore, 2006), Briançonnais (Delcour, 2004).

Elles nous apprennent, entre autres choses que : « La montagne valorise la plante » (Lieutaghi, 1986 :46). « Le sauvage, associé au haut, focalise toutes les attentions, tous les espoirs thérapeutiques. Immanquablement, la plante sauvage est décrite comme beaucoup plus puissante, plus forte, plus concentrée, plus efficace, plus propre aussi [...] La notion

¹⁰ Village du piémont sud de Lure, proche de Saint-Etienne-les-Orgues

de hauteur appelle celle de pureté.» (Delcour, 2004 : 61) et Olivier Madon (1999 : 30) dit, à propos de la flore du Ventoux, que « les simples [...] jouissaient tout de même d'un prestige lié au terroir dans lequel ils croissent » et que les plantes du pierrier sommital « étaient considérées comme ayant des pouvoirs magiques. » Mais, si des pouvoirs particuliers sont généralement attribués aux plantes poussant sur les hauteurs, en fait les recherches montrent que le nombre des plantes de montagne utilisées pour leurs vertus médicinales est relativement restreint. Dans les enquêtes de Denise Delcour, vingt-deux plantes sur quatre-vingt-une proviennent de la montagne (environ 1/4) mais cette proportion décroît encore si l'on tient compte de la fréquence des usages.

De fait, la cueillette se fait généralement autour du lieu de résidence ou du lieu de travail, comme le montre Brien Meilleur (1983), pour la Vanoise. Dans la vallée de la Roya (Musset, 1982), les enquêtés précisent : « on cueillait là où on en avait » [sous-entendant « des terres »] pointant le lien entre la cueillette et le système de propriété et par là, les activités. Si les cueillettes se concentrent autour des villages et des espaces de travail, c'est que la cueillette est une activité à part entière, totalement intégrée au calendrier du cycle agricole. Seuls les hommes, qui circulent en montagne pour les troupeaux, le bois, les fenaisons d'altitude, les canaux, y ramassent des plantes, bien identifiées, en petit nombre et souvent destinées à un usage commercial. Le lien village/femmes opposé à montagne/hommes s'applique dans toutes les zones enquêtées.

Les enquêtes de l'EPI¹¹ (Lieutaghi, 1986 et 2009) montrent que la pharmacopée populaire utilise pour 1/3 des plantes cultivées et 1/6 des plantes des parcours. Malgré la richesse réelle de Lure en plantes médicinales, seulement sept plantes de l'étage montagnard sont citées dans les entretiens dont la grande gentiane, la véronique officinale, l'absinthe (qu'on trouve aussi aux abords des villages). Et Pierre Lieutaghi de conclure : « Faut-il penser que les récolteurs de Lure n'étaient pas des herboristes connaisseurs des vertus des plantes, mais simplement des gens qui gagnaient leur vie en fournissant les apothicaires ? » (Lieutaghi, 1986 : 44)

Pour conforter ce point de vue, on citera aussi une enquête menée dans une vallée des Alpes du sud italiennes (Musset et Dore, 2006). La majorité des plantes utilisées appartient à la flore banale des plaines et basses montagnes. Le milieu montagnard n'en fournit qu'environ 12% : la grande gentiane, la gentiane acaule à fleurs bleues, la « camomille de montagne » (*Achillea erba-rotta*), qu'on va cueillir dans des lieux précis comme le monastère de San Magno. La pratique de la cueillette pour le commerce y est encore vivante. Dans un des hameaux enquêtés, une dizaine de personnes la pratiquaient encore en 1995. Les plantes autorisées à la cueillette sont définies dans une liste officielle. La récolte se fait au profit d'une herboriste locale ou de professionnels (distillerie, liquoristerie) des bourgs voisins. Les cueilleurs, des habitants des villages pour la plupart, ramassent des plantes (racines de fougère, pensée sauvage, pied de chat) dont ils ne connaissent souvent que le nom italien (et non celui en occitan, preuve de l'absence d'usage local ancien de la plante). Parfois, on ne connaît ni le nom ni l'usage de la plante qui est récoltée. Plusieurs informateurs affirment avoir eu connaissance des plantes par l'herboriste de leur village. C'était déjà le cas pour les plus anciens qui ramassaient, il y a plus de cinquante ans, pour le grand-père de cette

¹¹ Association Etudes populaires et initiatives qui a conduit des enquêtes sur les plantes de la pharmacopée populaire en Haute Provence, dans le cadre de l'appel d'offres sur les savoirs naturalistes populaires lancé en 1981 par la Mission du Patrimoine ethnologique.

même herboriste. Ne peut-on imaginer un processus semblable pour les cueillettes sur Lure ? Des paysans qui ramassent pour des marchands (peut-être à l'origine récolteurs) qui eux-mêmes répondent à une demande de la ville (épiciers, droguistes, apothicaires). Peut-on faire l'hypothèse que dans certains cas, c'est la demande économique qui induit le savoir et non l'inverse ?

Lorsqu'on parle de « pays de l'ethnobotanie » ou de grenier des plantes médicinales, il y a derrière ces images le présupposé d'une continuité entre le savoir des herboristes et le savoir local. Mais rien ne permet de le dire. A titre d'exemple, comme le fait remarquer Pierre Lieutaghi, le badasson¹², une des plantes emblématiques de la médecine traditionnelle en Haute-Provence, ne figure pas parmi les plantes commercialisées par les marchands de Lure. Peut-on dire que Lure a surtout été investie par du savoir savant, celui des naturalistes d'une part et des apothicaires qui passent commande aux « herboristes », de l'autre ? Quel était le degré de savoir de ces herboristes ? Au XVIII^e siècle, certains médecins se plaignent de leur ignorance (Lieutaghi, 1986 : 47). Lure était sans doute aussi le lieu de cueillettes paysannes : lesquelles ? En quelles quantités, par quelle population : bergers, paysans, bûcherons ?... Quel lien y avait-il entre les deux types de savoirs, savant et paysan ? Les recherches restent à faire.

Il y aurait aussi un parallèle à faire avec les néo-cueilleurs ou cueilleurs herboristes contemporains (qui ont repris dans les années 1970 une activité de cueillette quasi disparue). D'après Liozon (2003 : 82), les cueilleurs actuels installés en Haute-Provence ne trouvent sur la montagne de Lure que quelques espèces, l'essentiel de leurs cueillettes les amenant dans les gorges du Verdon, les Hautes-Alpes, le Massif Central. Parmi eux, combien connaissent la tradition des marchands droguistes et les usages locaux des plantes ramassées ? Est-il si rare de rencontrer des cueilleurs qui récoltent des plantes pour l'homéopathie ou d'autres usages sans savoir à quoi elles vont servir ?

En guise de conclusion

L'histoire de la montagne de Lure pose la question des savoirs spécialisés ou partagés, de la circulation du savoir savant vers le savoir populaire (et inversement), celle aussi du rapport ville/campagne dans la mise en place de ces savoirs. Elle conduit aussi à penser qu'il n'y a pas forcément adéquation entre la richesse floristique d'un lieu et les usages réels de la flore, entre les usages réels et les représentations que l'on a d'un lieu.

Pour comprendre cette construction d'un mythe autour de la cueillette des plantes, même si des données historiques objectives peuvent en expliquer en partie la genèse, il faut se pencher sur le rôle de la montagne dans l'imaginaire des plantes et du rôle des plantes dans l'imaginaire collectif contemporain.

On ne manquera pas de s'interroger également sur le rôle d'un lieu de médiation comme le Musée de Salagon (mais on pourra trouver l'équivalent dans d'autres régions) dans ce processus d'instrumentalisation et de patrimonialisation des pratiques : popularisation du terme ethnobotanique et transmission de connaissances sur les végétaux ; affirmation de la richesse des savoirs des habitants dont on laisse entendre le lien avec la richesse floristique

¹² *Plantago cynops* ou *plantago sempervirens*, une des panacées de la Haute-Provence (région d'Apt et de Forcalquier) identifiée par les enquêtes de l'EPI.

régionale, etc.¹³ Enfin, il reste à mener une véritable enquête sur les relations entre le savoir des herboristes et le savoir dit « populaire ». Mais les résultats des recherches sont souvent moins drôles que les histoires qu'on se raconte¹⁴.

Bibliographie

- Barruol Guy, L'abbaye de Lure, Mane, *Alpes de Lumière* n°87/88, 1984.
- Collectif, 2003, *Atlas des paysages, Alpes de Haute-Provence*, Digne, Conseil général des Alpes de Haute-Provence et Aix-en-Provence, DIREN PACA.
- Collectif, 2004, La montagne de Lure, encyclopédie d'une montagne en Haute-Provence, Forcalquier, *Les Alpes de Lumière*, n°145/146.
- Darlu Michel, 1782, *Histoire naturelle de Provence*, Avignon-Nice, Niel (cité par Lieutaghi, 1986).
- Delcour Denise, 2004, *Plantes et gens des hauts. Usage et raison de la flore populaire médicinale haut-alpine* (préface de Pierre Lieutaghi), Forcalquier, Editions Les Alpes de Lumière (Cahiers de Salagon 9).
- Esmieu Jean-Jacques, 1803, *Notice de la ville des Mées*, Digne, Farjon imprimeur, (Marseille, Laffitte reprints, 1977).
- Garreta Raphaële, 2007, *Des simples à l'essentiel. De l'herboristerie à l'aromathérapie, pratiques et représentations des plantes médicinales*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- Lieutaghi Pierre, 1986, *L'herbe qui renouvelle. Un aspect de la médecine traditionnelle en Haute-Provence*, Paris, éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, coll. Ethnologie de la France.
- Lieutaghi Pierre, 2009, Badasson & Cie. Tradition médicinale et autres usages des plantes en haute Provence, Arles, Actes sud.
- Liozon Pierre-François, 2003, Etude des héritages d'une tradition de cueillette des simples en montagne de Lure, Mémoire de maîtrise (sous la dir. de Laurent Simon et Pierre Pech), UFR de géographie, Université de Paris I.
- Madon Olivier, 1999, La flore du Ventoux, Avignon, A. Barthélémy.
- Martel Pierre, 1975, Randonnées en montagne de Lure, *Alpes de Lumière*, n°54.
- Meilleur Brien, 1985, Gens de montagne, plantes et saisons. Termignon en Vanoise, Le monde alpin et rhodanien, 13^{ème} année, n°1.
- Musset Danielle, 1982, Les plantes alimentaires de la vallée de la Roya, rapport de fin de contrat, Paris, Mission du Patrimoine ethnologique.
- Musset Danielle et Dore Dorothy, 2006, La mauve et l'erba bianca, Mane, Salagon-Musée départemental ethnologique de Haute-Provence.
- Pelloux Louis, 1879, Histoire de Lardiers près de Forcalquier, Marseille, Garansant, 76 p.

¹³ Une enquête en cours sur les savoirs ethnobotaniques dans le Parc du Mercantour, permettra de mettre en regard la richesse des connaissances en Haute-Provence et dans la partie plus alpine des Alpes du sud.

¹⁴ Je remercie Pierre Lieutaghi pour sa relecture attentive de ma communication

Roche-Galopini Gisèle, 1998, Les marchands droguistes de la montagne de Lure, Mane, Les Alpes de Lumière, n°128.

Roche-Galopini Gisèle, 2002, Monsieur Nicot (1736-1811), négociant de Lyon. De la montagne de Lure aux rives de la Saône, Mane, Les Alpes de Lumière, n°142.

Royer Jean-Yves, 1998, Un alambic au pied de la montagne. Des droguistes de Lure aux distillateurs de Forcalquier, Forcalquier, Distilleries et domaines de Provence, 1898-1998.